

L'HOMME PRÉHISTORIQUE

14^e Année.N^o 11.

Novembre 1927.

L'AFFAIRE DE GLOZEL

PAR

A. VAYSON DE PRADENNE*Ingénieur civil des Mines.*

L'affaire de Glozel qui se développait depuis plus de trois ans de façon assez calme et peu connue du grand public, vient d'éclater en discussions bruyantes. Beaucoup de préhistoriens en présence du « mystère » qui enveloppait les choses de Glozel, en présence de la difficulté rencontrée pour se procurer les éléments d'information répartis entre quatre petites brochures vendues 80 francs par le D^r Morlet, plus de trente numéros du *Mercur* de France, et une foule d'articles dispersés dans toutes sortes de Revues et de Journaux, ont dû renoncer à se documenter de façon complète.

Cet article pourra les mettre au courant rapidement de l'ensemble de l'affaire et comme chacun a déjà sur elle des aperçus et se pose naturellement un certain nombre de questions sur les points principaux qui restent obscurs, nous avons adopté pour notre rédaction la forme d'un questionnaire.

I. Qu'est-ce que Glozel ?

Au point de vue scientifique, c'est la plus grande découverte archéologique du siècle — proclame M. Salomon Reinach.

C'est à coup sûr la découverte qui aura fait dire le plus de sottises à des gens raisonnables, répond un savant professeur qui est resté en dehors de la question.

C'est la plus grande duperie archéologique qu'on ait vue depuis soixante ans, peut-on affirmer hautement et sur preuves.

Au point de vue matériel, c'est une fouille faite par un médecin de Vichy, le Dr Morlet, dans le champ des Fradin, propriétaires paysans de la région dont le jeune Fradin, âgé d'une vingtaine d'années est associé au Dr Morlet pour les fouilles et dont le nom figure sur les publications. Les Fradin habitent un hameau de la commune de Ferrières-sur-Sichon, à 25 kilomètres de Vichy. Ce hameau de quatre feux s'appelle le Closet (c'est-à-dire le petit clos) et par corruption le Glozet. Mais les Fradin prononçaient Glozel et le Dr Morlet a jugé ce nom plus esthétique pour les hautes destinées qui lui étaient promises. Le *Glozélien* devait être un Age de l'Humanité !

Le champ des fouilles est situé à 1 kilomètre environ du hameau, par lequel on doit passer pour y accéder. C'est un petit terre-plein un peu incliné, situé au bord d'un ruisseau, la Vareille, en bas d'une longue pente cultivée.

II. Pourquoi peut-on affirmer que ses fouilles constituent une duperie ?

On peut le dire au nom de trois ordres de faits bien différents, dont chacun serait concluant et qui concordent tous les trois.

1^{er} Ordre de faits : Les indices relevés sur les objets eux-mêmes (1).

A la suite de l'examen des objets que j'ai pu faire d'abord au « musée de Glozel » chez M. Fradin, j'ai reconnu une série de caractères de fausseté.

C'est ainsi que *objets en os* provenant tous soi-disant d'une couche argileuse uniforme devraient avoir de ce fait des patines analogues. Au lieu de cela les uns ont l'aspect d'os frais, les autres paraissent altérés en surface et non en profondeur comme ceux qui ont été soumis aux intempéries pendant quelques années; d'autres enfin, avec des incrustations multiples de radicales doivent avoir séjourné dans la terre végétale. Ils sont façonnés en objets ressemblant à des objets anciens : aiguilles, poinçons, harpons, mais si leur forme générale est reconnais-

(1) Voir plus loin à l'historique des études relatives à Glozel les diverses opinions qui ont été successivement émises par les personnes qui se sont occupées de l'affaire. Je parle uniquement d'après ce que j'ai constaté moi-même.

sable, ces outils apparaissent dans les détails absolument inaptes au but pour lequel ils paraissent faits. Les traces du travail qui les a façonnés sont très visibles sur certains : ce sont des traces d'outils tranchants qui ont enlevé de forts copeaux et par conséquent ne pouvaient être qu'en métal : ce sont des coups de couteau. Il y a aussi des traces très nettes de coups de râpe. L'abbé Breuil avait déjà remarqué et signalé certains de ces détails dans son article de l'*Anthropologie*. Il y a plus : sur certaines pièces les coups du couteau ont mis à vif la partie centrale du morceau d'os et cette partie est privée de la patine ou altération que l'on observe sur le reste de la surface.

En résumé tous les caractères de fausseté sont accumulés sur ces pièces qui n'ont pas même le caractère douteux de certaines imitations adroitement faites avec des os anciens par des faussaires connaissant bien ce qu'ils copient comme il s'en trouve en Dordogne.

On peut en dire autant des *haches polies*, faites en mauvaise matière (en général en schiste ardoisier assez tendre inapte à cet usage) et auxquelles on a façonné des tranchants mousses inutilisables. Certaines portent encore des traces de coups de râpe extrêmement violents, visibles même sur certaines photos publiées (1) et qui ne peuvent être attribuables qu'à des râpes en acier de bonne qualité.

Sur toutes on constate l'existence de rayures de polissage récentes et l'absence de toute patine sur les parties travaillées.

Il n'y a presque pas de *silex* et le peu qu'il y a se réduit à de petits éclats informes sans la moindre patine. Sur l'un d'eux une vague ressemblance fortuite avec une pointe de flèche a été accentuée par un essai de retouche d'une extrême maladresse. Un autre par contre est un fragment de lame néolithique ancienne avec patine lustrée, comme on en ramasse en surface un peu partout dans l'Allier.

Quant à la *poterie* on y constate l'ignorance de la technique même la plus primitive de préparation de la pâte et une maladresse complète d'exécution qui contraste avec la recherche de l'ornementation et de la forme. Ce sont des œuvres dans le genre de celles de tous les enfants qui s'amuse avec de la terre

(1) D^r MORLET et E. FRADIN. — Nouvelle station néolithique, fasc. III, fig. II.

glaise : on voit ce qu'ils ont voulu copier ou ce dont ils se sont inspirés mais leur inexpérience ne leur a pas permis une réalisation pratique. C'est le contraire dans le cas des œuvres primitives où l'artisan par des tâtonnements empiriques qui lui ont bien fait connaître les propriétés de la matière vient d'arriver à la découverte d'une technique pratique. Ses productions ont alors un caractère de simplicité et ce sera la tâche de ses successeurs, d'élaborer des formes et des ornements plus savantes. Mais à Glozel on voit que l'artiste connaît la fin, et non le début. Il a vu le résultat et ignore le procédé.

Enfin sur les *briques à inscriptions* j'ai remarqué comme sur les os, comme sur les pierres « polies ou plutôt râpées » selon le mot de l'abbé Breuil les traces bien caractérisées d'outils de métal. M'étant appliqué depuis longtemps à l'étude des outillages en pierre et aux caractères des produits qu'on peut fabriquer avec eux (c'est l'éthnographie qui renseigne le mieux à ce sujet), j'ai étudié conséquemment les différences des traces que laissent les outils de métal et les outils de pierre. Ces différences tiennent toutes à ceci : la pierre dure mais fragile ne peut être employée pour des actions de travail violentes auxquelles le métal se prête vu sa ténacité. Ainsi dans le travail du bois avec un silex il faut gratter, scier ou limer, tandis qu'avec un outil métallique on tranchera de forts copeaux.

En résumé le seul examen attentif de toutes les catégories de produits glozéliens m'a amené à constater une série de caractères extrêmement nets révélant non seulement l'œuvre d'un faussaire, mais d'un faussaire maladroit.

J'ai rédigé alors (24 juin) ma première note parue dans le *Bulletin de la Société Préhistorique Française*.

2^e Ordre de faits : Observations sur le terrain des fouilles.

Après cet examen des objets, déjà concluant en lui-même, j'ai poussé plus loin mon étude sur place de Glozel. Je suis retourné sur les lieux où j'ai pu, grâce au D^r Morlet, faire des fouilles et examiner la construction des soi-disant « tombes ».

Loin de trouver des raisons de douter de ma première opinion j'ai, au contraire, constaté des faits probants. J'ai écrit alors ma 2^e note (13 juillet) pour le *Bulletin de la Société Préhistorique Française*.

Voici les principaux faits en question.

Ayant fouillé une après-midi seul avec le jeune Fradin mais en présence de M. A. Guillon, j'ai vu découvrir un galet orné, puis j'en ai découvert un autre moi-même, sans rien remarquer de bien spécial. Redoublant alors d'attention et de précaution je sondais, avant de l'abattre par petits morceaux, la paroi de la tranchée où nous creusions. Comme la pointe du couteau dont je me servais pour cette fouille méticuleuse avait grincé sur une pierre, M. Fradin m'avertit qu'il devait y avoir une trouvaille. En pareil cas, le fouilleur novice ou passionné se hâte de faire apparaître l'objet qu'il désire voir, mais ce n'était pas cela que je cherchais. Je cessai donc de fouiller avec la pointe et je tranchai proprement avec la lame du couteau le terrain en cet endroit.

La couche réputée archéologique est une couche d'argile jaune-rougeâtre de 0^m40 à 0^m50 d'épaisseur située sous une petite couche de terre végétale. Cette argile qui est un simple limon de ruissellement amassé au bas d'une pente n'a pas de stratification ni de forte compacité comme une argile d'une vieille formation géologique ; elle en a d'autant moins qu'elle avoisine la surface du sol et par conséquent est affectée par la sécheresse de l'été, les dures gelées d'hiver et les infiltrations d'eau qui modifient sans cesse son état physique. Mais sous cette couche s'en trouve une autre de même nature mais beaucoup plus compacte. Mon initiateur aux fouilles de Glozel m'avait appris que cette couche de base ne renfermait rien sauf parfois dans sa partie supérieure. Par bonheur l'endroit marqué pour la trouvaille était dans cette partie supérieure de la couche compacte et une section nette fit apparaître un cercle d'aspect un peu différent de la masse environnante. Tâtant cette surface à la pointe du couteau je m'aperçus que l'argile du cercle était beaucoup moins compacte, moins cohérente que celle de la masse. Je refis une section un peu plus en avant et vérifiai encore le fait et j'arrivai ainsi au bout du petit conduit circulaire où je trouvai placardé verticalement un galet orné. M. Guillon assista, intéressé à cette trouvaille. Il n'est pas possible de donner des chiffres précis, mais je puis dire comme approximation que j'ai sectionné et reconnu le conduit d'introduction de l'objet sur une longueur de 0^m06 ou 0^m07, sans compter l'extrémité que j'ai laissée intacte et qui avait encore 0^m02 ou 0^m03. Elle était encore fort

nette. Mais le lendemain quand je revins avec le D^r Morlet il pleuvait à verse depuis plus d'une heure et comme cet indice avait évidemment disparu nous n'avons même pas cherché à le retrouver. On s'est avisé par la suite de dire que je n'avais « jamais pu faire vérifier l'existence des tunnels de terre fraîchement remuée » dont je parlais (*Le Journal*, 21 septembre). Je n'ai jamais parlé de tunnels de terre fraîchement remuée et mon récit auquel j'apporte ici quelques précisions fait par lui-même justice de l'objection.

Après avoir ainsi surpris le phénomène de pénétration des objets dans la « couche archéologique » (pénétration par conduit à peu près horizontal partant du front de taille), j'allai examiner la construction d'une des « tombes » récemment découvertes. Elles sont faites sur un plan semblable à celui du four de verrier, dont la sole était ovale ce qui est normal pour un four, mais demeure unique et inexplicable pour une tombe, ainsi que le faisait remarquer, paraît-il, M. Dussaud (*Journal*, 18 septembre).

Ce sont de petites chambres de 1^m50 à 2 mètres de long, de 0^m40 à 0^m50 de largeur maxima en leur milieu, de 0^m50 de hauteur maxima, Leur aire est située à environ 0^m80 de profondeur ce qui laisse 0^m20 à 0^m30 de terre au-dessus de leur voûte.

L'aire est pavée de dalles brutes, les parois garnies de petites murettes de deux ou trois pierres au plus superposées et la voûte formée de dalles qui s'arc-boutent l'une contre l'autre. On a laissé une ouverture à chaque extrémité. Les pierres sans aucun mortier, paraissaient si fraîchement posées les unes sur les autres que leurs joints étaient vides ; l'argile environnante ne les ayant pas encore remplis. Je compris aussitôt en présence de quoi je me trouvais. Comme la terre couverte d'herbe au-dessus des tombes était manifestement intactes (1), je pensai aussitôt qu'elles avaient été creusées en boyaux souterrains, puis garnies de pierres.

Pour m'en assurer je sondai le terrain au contact d'une des murettes latérales : un peu de terre rapportée et un caillou que

(1) Une telle affirmation peut être donnée vu la grande dimension de la surface en question, mais dans le cas d'introduction d'un petit objet dans le sol la garantie donnée par l'aspect intact d'une surface herbeuse est bien précaire. Il faut étudier de bien menus indices qui peuvent échapper à l'examen.

j'enlevai furent suffisants pour démasquer un long vide entre la paroi du sol creusé et la murette mal appliquée contre lui. Je fis constater le fait au jeune Fradin qui objecta : « C'est peut-être un trou de rat », mais ni la forme ni les dimensions du vide ne pouvaient à beaucoup près s'expliquer de la sorte. Le fait me paraît probant à lui seul.

Le Dr Morlet m'ayant offert des fouilles de contrôle j'en fis deux devant lui avec mon ami Guillon. Un trou creusé en terrain vierge ne donna rien : pas de chance, généralement on trouve, paraît-il.

J'attaquai alors la tranchée ouest réputée si riche, celle qui nous avait donné la veille trois objets en la grattant au couteau sur quelques centimètres, celle qui donne à tous les visiteurs qui veulent trouver. J'ouvris dans cette tranchée une petite tranchée perpendiculaire, en fouillant non pas au couteau cette fois, mais à la pioche pour sortir vite de la petite zone « truffée ». De fait dans les 10 ou 20 premiers centimètres je trouvai encore deux galets, mais après cela une avance de 1^m50 ne donna plus le moindre objet glozélien. L'appauvrissement de la riche tranchée ouest avait été soudain et total. Mais quand M. Labadié (de *L'Illustration* (v, n° du 3 sept.) est revenu quelques semaines plus tard cette bonne tranchée lui a de nouveau prodigué ses largesses.

Tandis que pour les caractères intrinsèques de fausseté des objets les défenseurs de Glozel ont toujours quelque possibilité de discussion et affectent de considérer les critiques comme fondées sur de simples questions d'appréciation personnelle la constatation des faits relatés ici à la valeur d'un « flagrant délit ». Les défenseurs de Glozel ne peuvent rien répondre qui tienne. M. Van Gennep (*Mercury de France*, 1^{er} sept.) répond que mon « excès d'imagination s'allie à une méthode défectueuse » (il ne dit pas en quoi) et me promet une « auréole de ridicule ». Ce n'est pas un argument et quant au ridicule, bien que M. Van Gennep soit appelé à devenir prochainement un des rois de la chose, cela ne l'autorise pas à en distribuer des auréoles. M. Morlet (*Mercury de France* 1^{er} août) m'appelle « Sherloch Holmès », me traite de « pétroleur », d'« em... bêteur », ajoute toute une série de petits mensonges tendancieux que j'ai dû relever (*Mercury de France*, 15 sept.), mais ce ne sont toujours pas des arguments. M. Reinach qui est un homme très courtois, qui m'a

toujours honoré de son amitié et que je respecte, que j'aime (*sed magis amica veritas*), déclare que le jour où j'ai vu cela j'avais « dû faire un trop bon déjeuner ». Je regrette doublement de pouvoir l'assurer qu'il n'en était rien et qu'en tout cas l'intégrité de mes sens était parfaite. Mon ami M. A. Guillon qui était présent et a fait les constatations avec moi, bien qu'il ne soit pas préhistorien peut en témoigner. Il y a cependant deux arguments ou « hypothèses » comme les appelle le Dr Morlet lui-même, qui en est l'auteur, et fait remarquer d'ailleurs « que c'est peut-être une troisième qui est la vraie » (*Mercure de France* 1-8-27). La 1^{re} qu'adopte, paraît-il, M. S. Reinach, est celle-ci :

« Les néolithiques de Glozel, en enterrant leurs objets funéraires les ont vraisemblablement entourés de matières périssables qui en se résorbant ont laissé une sorte de vide, d'où la présence d'une argile plus fine et plus meuble ». Cette explication est inadmissible pour toute personne ayant la pratique des fouilles ou connaissant bien les propriétés de l'argile ou même de la terre en général. Si les matières organiques périssent lentement, difficilement, incomplètement, il en reste des traces visibles par la coloration du terrain et ce n'est pas le cas ici. Si les matières disparaissent totalement et rapidement comme c'est le cas usuel pour un enfouissement en terre libre à quelques décimètres de profondeur, au fur et à mesure de leur destruction qui est produite par l'infiltration de l'eau chargée d'oxygène, la terre imbibée de cette eau se tasse sous son propre poids, d'autant mieux qu'elle est argileuse donc plastique.

Dans tous les cas, au bout de quelques dizaines d'années ou à coup sûr de peu de siècles, il ne peut subsister dans un sol de ce genre aucune différence de compacité due à une cause comme celle que l'on invoque.

La 2^e explication, qui n'est pas non plus la bonne, pour les mêmes raisons que nous venons de donner, c'est que « la terre « remuée au moment de l'enfouissement des objets s'est tassée « en surface sous l'action de la pluie, formant une croûte sous « laquelle l'argile autour des objets reste meuble ». Le Dr Morlet nous avait cité verbalement à l'appui de cette opinion l'exemple qu'il avait constaté dans son jardin de la terre tassée en surface par la pluie et restée souple en profondeur. Il croyait là encore avoir fait une sorte de découverte. Le Dr Morlet a encore beaucoup à apprendre avec la terre et les paysans : ceux-ci pourraient

lui expliquer que ce durcissement superficiel d'une terre cultivée est un phénomène bien passager et qu'avec les années tout se tasse.

Le phénomène de la terre non tassée contre les parois des tombes est encore du même ordre mais aggravé. M. le Comte Bégouen au cours de « Quelques réflexions sur Glozel » qu'il vient de faire paraître, montre d'excellente façon l'invraisemblable de ces tombes, en pierres sèches, restées presque vides au milieu de l'argile sous un peu de terre végétale. Moi même dans mon article sur la « Chronologie de Glozel » ai insisté également sur ces points en réfutant les objections de M. Butavand parues au *Mercur de France* du 15 août. En M. Butavand qui est ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, il y a, à côté du technicien, un érudit philologue, ainsi qu'il appert d'un travail publié par lui dans *La Nature* dès le 20 novembre 1926 où il traduisait les galets de Glozel à l'aide de racines grecques légèrement tortillées pour la circonstance; il y a aussi un admirateur enthousiaste des fouilles de Glozel comme en témoignent ses lettres publiées par le *Mercur de France*. Il est venu apporter à la demande du Dr Morlet le témoignage de l'érudit enthousiaste imparfaitement appuyé par la science de l'ingénieur; celui-ci n'ayant évidemment pu parvenir à déclarer impossible la construction des tombes en tunnel ou plutôt en terrier de lapin.

Sans être ingénieur chacun peut comprendre qu'il n'y a aucune impossibilité ni même difficulté sérieuse à creuser dans une argile qui se tient très bien un petit boyau de moins de 2 mètres de long, d'une largeur de 0^m50 à ses extrémités et de 0^m75 environ à l'endroit le plus large, surtout si on a soin de ne pas achever de le creuser avant de placer quelques-unes des pierres arc-boutées pour soutenir la voûte dans la partie déjà faite.

3^e *Ordre de faits*: *Le développement historique de Glozel.*

Ayant pu, comme on vient de le voir, me faire une opinion sur Glozel puis la vérifier, j'ai voulu me rendre compte de la genèse de cette surprenante histoire. J'ignorais à cette époque à peu près tout ce qui avait été publié sur Glozel car sachant cette découverte fort suivie et jalousement gardée, j'avais jugé inutile de m'y immiscer: d'autres occupations m'éloignaient d'ailleurs de la préhistoire au point que je négligeais la publication de mes propres fouilles.

Lorsque j'ai enfin recueilli des renseignements et pris connaissance de l'énorme série de publications relatives à Glozel et que je me suis appliqué à retracer l'historique de l'affaire depuis le début, tout s'est éclairé à mes yeux dans les détails. Des séries de faits parlant tous dans le même sens me sont apparues. Là où moi-même pensais rencontrer des difficultés d'explication j'ai trouvé au contraire des éclaircissements, des arguments.

De même que dans ses objets, de même que dans son champ de fouilles, Glozel a un ennemi terrible dans les propres publications de ses partisans et dans son simple historique.

J'ai écrit à ce sujet dans le *Bulletin de la Société Préhistorique Française* mon article sur la « Chronologie de Glozel » auquel le lecteur pourra se reporter pour les détails et les références. Nous allons reprendre le principal de son argumentation en répondant aux questions qui suivent :

III. Comment une telle fabrication a-t-elle pu prendre naissance dans ce coin perdu de l'Allier ?

C'est en effet la première, la plus naturelle des objections. Mais toute naissance ne paraît-elle pas un prodigieux mystère quand on y songe de loin. Puis en étudiant de près la succession des faits, que ce soit pour la naissance actuelle d'un être vivant ou pour celle des espèces dans des temps géologiques reculés on s'aperçoit, lorsqu'on peut avoir la documentation suffisante, que les phénomènes s'enchaînent logiquement, c'est-à-dire en respectant les grandes lois naturelles, et tout s'éclaire — au moins jusqu'aux limites permises à l'esprit humain. Dans le cas qui nous occupe (*si licet parva componere magnis*) il en va de même.

Voyons donc la *naissance de Glozel*.

Le 1^{er} mars 1924 le jeune Fradin découvrit en labourant un champ en friche une grande brique plate. Il fouilla l'emplacement et trouva les restes d'une construction comprenant à environ un mètre de profondeur une aire de forme ovale, dallée en briques et bordée par des parois bâties. Ces parois avaient été formées par un assemblage de pierres et de petites briques à cupules réunies par une sorte de mortier, et elles étaient vitrifiées en surface montrant ainsi qu'elles avaient subi l'effet d'un feu intense.

La Société d'Emulation du Bourbonnais prévenue par M. l'Inspecteur d'Académie qui avait reçu lui-même une communication de l'institutrice de Ferrières-sur-Sichon, délégua un de ses membres, M. Clément, instituteur à la Guillermie, pour s'occuper de la découverte. M. Clément se rendit sur place le 9 juillet 1924 et peu après lui M. Viple, le président actuel de la Société, à qui nous devons ces renseignements sur le début des fouilles. (*Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais*, janvier 1926).

M. Clément vint plusieurs fois à Glozel entre juillet 1924 et juin 1925. Les fouilles étaient faites par le jeune Fradin, ignorant l'archéologie, mais curieux de ces études et qui s'initiait à elles sous la direction de M. Clément.

A leur première venue à Glozel, MM. Clément et Viple n'avaient vu que les briques et les parois vitrifiées dont nous venons de parler. Dans la terre remplissant la construction on trouvait aussi des débris de creusets en grès bleuté avec parfois un culot de verre resté adhérent au fond, des débris de bois ayant subi l'action du feu, ainsi que des pierres et du mortier provenant sans doute de la voûte effondrée.

Au début on avait cru avoir affaire à une sépulture.

Mais en présence de tous ces indices, M. Clément conclut que c'était un four de verrier. Plus tard cette opinion fut adoptée et solidement motivée par un technicien, M. Franchet, qui conclut qu'il s'agissait d'un *four à fritter* ayant pu être aussi utilisé comme *four à recuire*, tandis qu'en tête de la fosse on apercevait encore les traces du *four à fondre* (*Revue Scientifique*, 13 novembre 1926).

Au cours des fouilles effectuées pendant près d'une année par le jeune Fradin auquel M. Clément donnait des conseils et des renseignements lorsqu'il venait le voir, apparurent, outre ces débris du four de verrier les premiers objets que nous appellerons « glozéliens » par euphémisme. Ils comprenaient, d'après les dires concordants de M. Viple et de M. E. Fradin lui-même. (*Bulletin Soc. Emul. Bourb.* janvier 1926 ; *Mercure de France*, 15-8-26).

Une brique à inscriptions et un fragment.

Une rondelle à signes.

Trois haches (ou tranchets) en schiste dont l'une portant un *tau* gravé et une autre également marquée d'un signe.

« La première brique avec inscription, nous dit M. Viple, aurait
« été trouvée par M. Emile Fradin, lors des premières fouilles,
« mais il n'avait pas prêté attention tout d'abord aux signes
« qu'elle portait et il l'avait placée dans le jardin attenant à sa
« maison, avec d'autres briques plates. C'est en janvier 1925
« seulement qu'il les remarqua : il donna la brique à M. Clément
« qui communiqua immédiatement un estampage à la Société
« d'Emulation ».

Il s'est donc écoulé six mois entre la première venue de M. Clément et l'apparition dans des conditions toutes spéciales de la première brique à inscriptions. Les autres objets glozéliens n'étaient pas apparus avant octobre-novembre comme en témoigne M. Clément dont le rapport est à la Société d'Emulation.

Cherchons donc d'où ont pu venir les premières inspirations de l'« Esprit de Glozel ». Pas de très loin sans doute, pour les débuts. De fait nous trouvons dans le *Bulletin de la Société Préhistorique*, de décembre 1917 un ensemble de trois notes de M. Fr. Pérot (de Moulins). Ces notes se rapportent précisément à des objets découverts par M. B. Clément, « jeune instituteur passionné des études préhistoriques ».

La 1^{re} note est intitulée : « *Hache en schiste portant une croix et divers signes gravés sur ses faces* ».

Cette note comprend une dissertation sur le signe de la croix à travers les âges et les peuples et en particulier sur le *tau* ou croix primitive. Voici déjà pour éclairer l'apparition de nos haches en schiste à signes gravés.

La 2^e note a trait à des « *Signes cabalistiques gravés sur une Amulette en schiste de l'âge de Bronze* ».

Cette amulette est une rondelle de schiste, enlevée au centre d'une plaquette pour la fabrication de ces bracelets de l'atelier de Montcombroux, publié par Fr. Pérot. Et ainsi notre « rondelle à signes » arrive tout naturellement.

La 3^e note est « *Sur une anse en terre cuite décorée, d'un vase gréco-romain* ». On y parle de poterie et « *in fine* » d'inscriptions dont on cite trois en grec relevées sur des fragments de terre cuite et de verre. On voit qu'une brique du four de verrier était toute qualifiée après cela pour recevoir quelques inscriptions.

La petite notice de M. Pérot sur les trouvailles de M. Clément paraît avoir été bien utilisée. Qu'elle soit parvenue jusqu'à Glo-

zel avec M. Clément ne paraît pas une hypothèse bien hardie et elle suffit à nous expliquer tout le glozélien jusqu'à la venue du D^r Morlet. Nous verrons plus loin qu'elle fait encore bien mieux.

Le mérite personnel que revendique M. Morlet dans les trouvailles de Glozel ne paraît nullement exagéré. Il éclate dès le début. Une subvention de 50 fr. pour continuer les fouilles ayant été refusée par la Société d'Emulation, le D^r Morlet en avril 1925 s'entendit avec les Fradin, propriétaires du champ. Il offrit de prime abord, m'a-t-il raconté, 200 fr. au lieu de 50 fr. en faisant savoir « que si on trouvait davantage il donnerait davantage ». Deux jours après on lui apportait le premier spécimen de la poterie « glozélienne » appelée par la suite à tant de célébrité. C'était une sorte de culot, qu'il m'a montré, fait d'une terre mal préparée et mal cuite, quelque chose d'à peu près informe. Mais le flair archéologique du Docteur reconnut vite l'importance de la trouvaille dont la haute antiquité lui parut attestée de façon évidente par la rudesse même (1).

Dès lors c'est le D^r Morlet qui devient l'animateur conscient et zélé des fouilles et l'animateur inconscient et ravi des trouvailles. Avec lui apparaît toute une série d'objets nouveaux sortant du cadre des petites notices de Fr. Pérot.

Jetons un coup d'œil sur cet ensemble et aussitôt les souvenirs affluent. Souvenirs empruntés à cet excellent Manuel de Déchelette, qui est entre les mains de tous les archéologues et que nous avons si passionnément étudié jadis. Les chapitres qui ont été traités le plus soigneusement par Déchelette et qui sont le plus frappants pour l'imagination d'un débutant ont été aussi les plus inspirateurs. L'art quaternaire, la peinture corporelle, les trouvailles d'Hissarlik, les idoles néolithes, les symboles solaires ont leur répercussion directe sur Glozel, Et comme le

(1) Le D^r MORLET était en réalité fort novice mais plein d'ardeur et de confiance en lui-même. Dans un récent n^o de « L'illustration » (3 septembre 27) il nous fait dire par M. J. Labadié : « Archéologue rompu aux recherches locales, M. Morlet était le contraire d'un profane; il avait eu plusieurs contacts personnels avec le gallo-romain du centre de la France, qu'il avait même rencontré sous forme d'un tombeau garni de poterie, dans son jardin, à Vichy ». On voit par là qu'il aurait pu être capable lui aussi « de découvrir sous un honnête poirier d'Arpajon le glaive du centurion — Gladius — la lampe romaine — lucerna — et jusqu'au lacrymatoire de la décadence, trop connu pour qu'il soit utile d'y insister. » Mais cela ne l'avait pas prémuni contre le truquage le plus banal.

tome I embrasse depuis le paléolithique jusqu'à l'apparition du métal, les « trouvailles de Glozel » constituent un pot-pourri qui n'est pas précisément néolithique et n'a cependant rien de « sorcier ».

C'est ainsi qu'on trouve voisinant, le renne gravé sur galet, d'inspiration magdalénienne, avec les urnes à visage d'Hissarlik, les harpons en os avec les symboles solaires et les haches polies avec les inscriptions phéniciennes ou fantaisistes.

Nous avons donc au total un résumé un peu libre, évidemment mais bien reconnaissable et assez complet du Déchelette, ce qui constitue le Glozélien II qui vient s'ajouter au Glozélien I d'inspiration Pérot-Clément.

Entre le Glozélien I et le Glozélien II il y a naturellement des formes de passage. L'une des plus intéressantes est celle du « Renne gravé » sur galet. C'est la première en date des « œuvres d'art » de Glozel et c'est aussi la meilleure. On y a vu successivement un renne, un élan, un daim, un cervidé atypique. Finalement M. le P^r Brinckmann, directeur du Jardin zoologique de Bergen, l'homme du monde le plus qualifié pour cette étude a fort sagement et péremptoirement prouvé qu'il s'agissait d'un renne : la hauteur relative des jambes et du corps, la forme de la tête, la forme et le port du cou et du corps, les cornes par leur position d'ensemble et quelques caractères spéciaux, toutes les grandes lignes en un mot étaient parfaitement, typiquement exactes.

Pourquoi avait-on tant discuté alors ? Parceque l'exécution du dessin était fort mauvaise et proprement enfantine et que cette exactitude générale se trouvait ainsi masquée pour des yeux moins exercés que ceux de M. Brinckmann.

Mais des gens malins, quoique moins compétents en la matière avaient déjà pu non seulement reconnaître qu'il s'agissait d'un renne mais encore préciser quel renne c'était : le renne de Brehm (Brehm, Les Mammifères, p. 478). A quoi le D^r Morlet avait répondu (fasc. III, p. 4) : « Pourquoi un renne d'autrefois ne « ressemblerait-il pas à un renne actuel ? Deux artistes, l'un « préhistorique, l'autre moderne ont saisi une allure familière à « un même animal. » Il signalait quelques menues différences et terminait en faisant remarquer que son renne gravé ressemblait encore plus à celui du dictionnaire de Gazier qu'à celui de Brehm. On lui objecta que Gazier avait pris son renne dans Brehm.

A première vue déjà l'argumentation du D^r Morlet ne tient guère car le hasard ne fait pas de telles ressemblances entre des œuvres d'âge et de milieux si différents. La probabilité pour la concordance de tant de détails est infiniment faible. Mais ce qui achève de ruiner cette argumentation c'est précisément ce contraste que nous venons de remarquer entre l'exactitude d'éléments caractéristiques difficiles à observer et à rendre, tels que le port du cou, l'allure de la marche et qui n'ont pu être pris sur le vif que par un véritable artiste, avec la ridicule maladresse qui se montre par endroits dans le dessin des cuisses en particulier. Nous voyons là, poussés au plus haut degré, les indices caractéristiques auxquels on reconnaît les mauvaises copies quand sous la maladresse de l'exécutant on voit transparaître la maîtrise de l'auteur copié.

De plus, quand nous examinons toute la série des œuvres glozéliennes du même genre, il apparaît par des détails typiques que tout est de la même main, mais aucune n'a plus ce caractère mixte de la première d'entre elles. Tout est franchement puéril et non pas primitif. Il semble que « l'Esprit de Glozel » (puisque nous appelons ainsi l'auteur inconnu des objets glozéliens) ait été chaudement alerté par les critiques sur sa première gravure et ait renoncé à copier ne se fiant plus qu'à ses propres forces qui sont peu développées.

Mais il y a plus encore. A côté du renne figure une inscription : STX. Pourquoi STX ? On ne sait. M. Butavand lui-même, l'ingénieur et érudit traducteur des galets de Glozel par les racines grecques, n'a pas su nous le dire. Pour nous, qui n'entendons rien à l'épigraphie, nous n'irons pas chercher loin et nous nous contenterons de rester dans le petit domaine que nous connaissons et que nous avons vu exploiter. Déchelette ne donne rien. Voyons Pérot. Qu'y avait-il d'écrit sur notre amulette de tout à l'heure ? Eh ! mais, trois lettres : STX. Allons ! l'Esprit de Glozel ne s'était pas mis en frais d'imagination et son jardin n'est pas celui des racines grecques.

Viendra-t-on nous dire, après un tel récit, que la petite brochure de Pérot n'a pas fait de profit ?

J'ai insisté sur cet exemple pour montrer que ce ne sont pas des critiques superficielles ou « en l'air » que l'on peut adresser à Glozel et qu'un examen sérieux et approfondi confirme l'impression d'une étude sommaire ayant elle-même confirmé celle du premier coup d'œil.

On trouvera d'autres détails dans mon article sur la « Chronologie de Glozel » dans le *Bulletin de la Société Préhistorique Française*. On y verra en particulier l'évolution de la poterie glozélienne dont les prototypes de forme sont les creusets de verrier, de l'aveu même du Dr Morlet et les prototypes d'ornementation la céramique d'Hissarlik décrite par Déchelette.

On y verra encore le développement des briques à signes jusqu'aux chefs-d'œuvre du fasc. III et la surprise que ceux-ci procurèrent à M. Camille Jullian lorsqu'en s'efforçant à déchiffrer leurs inscriptions il tomba en arrêt sur le dernier mot de la plus belle d'entre elles où il lut : CLOSET. (Malheureusement la date et la signature manquaient). Il dit, oh ! bien poliment, mais bien nettement ce qu'il en pensait (*Revue des Études Anciennes*, t. 29, p. 210) : il y avait un mystificateur !

Depuis, il fut abreuvé d'injures et de sarcasmes et maintenant on fait publier « qu'il a reçu un coup de soleil » (*Le Journal*, 21 sept.). Il peut répondre que c'est l'éblouissement du chemin de Damas et souhaiter que les autres aussi l'éprouvent sans trop tarder.

Je saisis l'occasion pour répondre au sujet des tablettes à l'objection de M. S. Reinach qui prétend lorsqu'on lui montre les progrès accomplis par l'Esprit de Glozel depuis ses premières œuvres épigraphiques que c'est là une simple apparence tenant à ce que les premières tablettes exhumées ont été moins soigneusement traitées. Cette explication ne saurait tenir, car on peut voir en comparant les reproductions du fasc. I avec celles du fasc. III que c'est la pâte même et le mode de tracé des caractères qui diffèrent et non pas l'état de conservation. On peut « laver et brosser rudement » les tablettes du fasc. III ; il n'en restera bientôt plus grand'chose certainement, car tout cela est bien mal cuit et bien fragile, mais elles ne ressembleront jamais à celles du fasc. I.

IV. Comment d'aussi grossières fabrications ont-elles pu tromper des savants qualifiés ?

La question est délicate à traiter, car elle ne peut l'être objectivement. D'abord, peu de savants ont été trompés : beaucoup sont restés sur la réserve ; beaucoup avaient des doutes mais n'avaient pas le désir, ou la facilité d'engager la lutte. De façon

générale on se doutait d'un mélange et pour tirer au clair une telle histoire il faut sérieusement s'en occuper. Il fallait aussi ne pas craindre de contredire de hautes autorités, ne pas craindre non plus les injures et les sarcasmes de MM. Morlet et Van Gennep dont on avait pu apprécier les procédés de discussion. Chacun a donc eu ses raisons particulières pour s'abstenir.

Quant à ceux qui sont tombés dans le piège, il faudrait examiner pour chacun les motifs qui l'ont fait tomber. C'est, pour toutes sortes de raisons, chose infaisable. Bornons-nous donc à quelques considérations générales.

Il est curieux de noter au point de vue psychologique, que c'est l'absurdité même de l'ensemble des trouvailles qui l'a préservé de la critique. Si le fabricant avait voulu faire du « *magdalénien* » ou de l'« *azilien* » ou du « *néolithique* », il aurait été immédiatement confondu. Mais devant cette effarante salade des esprits soucieux de leur réputation de largeur de vue n'ont pas osé nier craignant sans doute qu'on ne leur dise « Vous niez parce que c'est nouveau ».

Il y a pour ceux qui recherchent le progrès scientifique un écueil du même genre que pour ceux qui recherchent le progrès social. La crainte d'entraver ce progrès les pousse à admettre tout ce qui se présente en son nom, et la formule « pas d'ennemis à gauche » qui conduit à la bolchevisation politique a son équivalent en matière scientifique qui conduit au désir de « chambarder » tout ce qui est acquis. Le grand attrait de Glozel a été d'être « une trouvaille révolutionnaire ».

La crainte des erreurs comme celles d'Elie de Beaumont, refusant d'admettre les découvertes de Boucher de Perthes parce qu'elles étaient novatrices conduit aujourd'hui tel ou tel savant à admettre une trouvaille d'autant plus facilement qu'elle est plus absurde. C'est une voie inattendue pour retourner au « *Credo quia absurdum* ».

Il y a aussi d'autres motifs psychologiques qui peuvent pousser un savant à admettre trop facilement l'authenticité d'une découverte. C'est quand cette découverte vient confirmer ses vues personnelles. Plus ces vues seront personnelles, plus elles auront besoin d'appui étant mal assurées, plus elles seront enracinées de vieille date dans son esprit plus donc elles lui seront chères, plus le savant accueillera avec joie la trouvaille bénie qui lui apportera le triomphe de sa thèse favorite. Et si la

discipline scientifique et le sens critique sont moins forts chez cet homme que la passion pour son idée, il tombera dans le piège. C'est humain, c'est naturel. On prend les sardines avec de la roque, on prend les grives avec du genièvre, on prend les savants à thèses avec le mirage de leurs théories.

Laissons-là ces considérations qui cependant méritent bien leur réflexion mais qui nous conduiraient sur le terrain de la personnalité où nous ne voulons pas aller et répondons à la question :

V. Comment Glozel a-t-il été lancé dans le monde savant ?

Lorsque le D^r Morlet se fut mis à la tête des fouilles de Glozel, craignant fort d'être dépouillé de sa gloire, il commença par éliminer le premier préhistorien avec qui il avait été en relations à leur sujet. Puis il vint à Paris à l'automne 1925 avec quelques objets qu'il montra à divers savants se rattachant à des disciplines fort différentes : depuis M. Boule, paléontologiste et géologue, jusqu'à M. Camille Jullian, historien et épigraphiste. Il s'efforça de trouver une revue scientifique où il publierait ses « découvertes ».

L'accueil fut poli mais avec des réserves que M. Morlet s'il n'eût été emporté par sa fougue et son désir de gloire, aurait dû comprendre. Pas un véritable préhistorien ne « marcha ». Loind chercher à instruire, à éclairer la question en faisant appel précisément à ceux qu'il voyait sceptiques, le D^r Morlet voulut forcer le scepticisme, forcer le sort et de fait il y réussit : on force le sort mais on ne force pas la vérité. Aujourd'hui elle s'est levée : demain elle aura triomphé sans conteste.

L'ardeur et la bonne foi manifeste de M. Morlet capturèrent d'abord M. Van Gennep, un ethnographe plutôt spécialisé dans l'étude du folklore et qui rédige au *Mercure de France* les articles traitant du folklore, de l'ethnographie, de la préhistoire, etc. M. Van Gennep raconte (*Mercure*, 15 juillet 1927) avec quelque orgueil le scepticisme qui régnait alors : « Seul, dit-il, je me suis risqué ». Oh ! que voilà une expression qui en dit long sur la conception de la science que se fait son auteur ! Il lui faudra apprendre qu'on ne fait pas de la science comme on joue aux courses, en misant sur « un toquard » dans l'espoir qu'il

vous fera toucher la grosse cote. On est même certain quand on fait cela, de n'avoir aucune cote — auprès des gens dont l'opinion compte.

Mais M. Van Gennep a misé sur Glozel et « le *Mercur*e de France » est ainsi devenu la tribune officielle de cette vaste fumisterie. S'il veut, au lieu de glaner chez les autres moissonner chez lui, la matière ne lui manquera pas pour son « Sottisier » !

Après M. Van Gennep fut capturé M. S. Reinach, malgré les avis éclairés de M. Seymour de Ricci qui l'accompagnait sur place (24 août 1926). Ce fut la plus brillante de ces « *Journées mémorables* » que relata par la suite (*Mercur*e, 1^{er} novembre 1926) le D^r Morlet. Le 27 août M. Reinach dans une communication à l'Académie des Inscriptions se portait garant de l'authenticité de Glozel.

Dès le 29, M. C. Jullian intervenait par une lettre à cette même Compagnie. Selon lui il y avait deux sortes d'objets à Glozel, les uns vrais, les autres faux. Les objets vrais devaient provenir d'une *officina feralis*, d'un logis de sorcière, de l'époque des empereurs romains Antonins ou Sévères

Le 9 septembre, le commandant Espérandieu télégraphiait à l'Académie : « Authenticité trouvailles Glozel ne doit faire aucun « doute. Ai vu les objets et assisté aux fouilles. Deux trouvailles « faites sous nos yeux. »

Le 14 septembre on avait à Glozel M. Depéret avec M. Viennot et le 23 M. de Varigny. Le 11 octobre M. Depéret attestait à son tour devant l'Académie des Sciences l'authenticité des découvertes.

Les *Journées mémorables*, tout au moins dans l'acception donnée par le D^r Morlet, se terminèrent avec la venue de M. Loth du 19 au 23 octobre. M. Loth fut aussi convaincu. Mais l'abbé Breuil qui l'accompagnait souleva quelques objections et ne s'inclina que provisoirement devant l'autorité de ses prédécesseurs à Glozel. La lettre qu'il m'a adressée le 2 août et qui vient de paraître, explique cette visite et la pensée du savant professeur de paléontologie humaine.

En nous gardant de faire aucune personnalité blessante, nous pouvons remarquer que parmi tous les savants que nous venons de mentionner victimes de Glozel, ne se trouve aucun préhistorien spécialisé ni même aucune personne ayant la pratique des

fouilles préhistoriques, telle qu'elle s'acquiert en fouillant de ses propres mains dans des gisements tels que ceux des cavernes, abris-sous-roche, fonds de cabane et stations diverses. Les fouilles archéologiques où l'on fait dégager des monuments par des terrassiers, n'ont aucun rapport avec cette pratique.

Cependant M. Depéret a dirigé des fouilles préhistoriques à Solutré et comme d'autre part et surtout il est géologue, sa présence parmi les adhérents paraît la plus surprenante de toutes. Mais M. Depéret n'est que partiellement et tard venu à la préhistoire et sa grande science de la géologie ne peut s'appliquer ici. On a tout simplement affaire comme nous l'avons dit à une épaisseur d'argile sans stratification ni bonne compacité avec pour toute couverture, un peu de terre végétale couverte d'herbe. Cela ne se prête à aucune constatation sérieuse d'ordre géologique : le plus grand géologue du monde n'y peut rien changer.

Après la série des *Journées mémorables* devant les affirmations des savants haut placés que nous venons de citer chacun se tut et attendit.

Le battage de presse continuait à faire rage. Si les préhistoriens dans leur ensemble ne pouvaient pratiquement pas se documenter sérieusement sur l'authenticité de Glozel, toutes les commissions de contrôle que l'on voulait former étant refusées une à une sous des prétextes quelconques, le grand public par contre était tenu soigneusement au courant de ces immenses découvertes (1).

En résumé l'étude de la façon dont a été lancée l'affaire nous montre :

1° Que c'est sans aucun doute à l'ardeur de sa conviction, à sa sincérité réelle, à sa bonne foi évidente dont je serais le premier à témoigner, que le D^r Morlet doit d'avoir forcé la conviction de tant de personnes qui n'ont pu concevoir que la sincérité de l'homme ne faisait pas celle du gisement.

(1) Le 6 septembre 1926, *Le Journal* publiait en 1^{re} page sous une impressionnante manchette, un vaste article de M. Chassaing sur la question glozélienne. Pour se mettre à la portée des lecteurs, M. Chassaing leur donnait quelques explications du genre de celle-ci :

« Les préhistoriens sont d'accord pour accorder au millénaire une durée d'environ mille ans. Mais les géologues, eux, et tout particulièrement l'un des plus remarquables de l'époque, le P^r Depéret, de l'Université de Lyon, lui attribuent une durée bien plus considérable ». Personne n'a démenti, et voilà comment la science pénètre dans les couches profondes.

2° Que c'est par la presse et non pas par des publications scientifiques autorisées que ce lancement a été effectué.

3° Que si des savants en vue ont été victimes de l'erreur ce ne sont pas des spécialistes mais des gens dont la renommée est due à toute autre chose que des recherches et des trouvailles de préhistoire.

VI. Où en est la question et quelles sont les positions prises?

Lorsqu'à la suite d'une conversation où l'on m'avait fait honte de ne pas être au courant de la question de Glozel, je résolus d'aller y voir (début de juin 1927), la situation était la suivante :

Les savants des « Journées mémorables » tenaient l'authenticité de Glozel pour assurée. M. Camille Jullian et quelques autres croyaient à l'authenticité gallo-romaine d'une partie des objets et à la présence de pièces fausses ajoutées pour corser le gisement. C'était une opinion assez facilement admise parce qu'elle paraissait moyenne et que beaucoup de gens croient que comme la Sagesse, la Vérité scientifique se tient au milieu.

M. le comte Bégouën suspectant l'authenticité d'une partie des trouvailles était en lutte dans le *Mercur*e avec le D^r Morlet et réclamait une commission de contrôle depuis septembre 1926.

M. Crawford faisait connaître dans le premier numéro de sa belle revue *Antiquity* de mars 1927, « qu'il n'avait pas été favorablement impressionné » par sa visite à Glozel, qu'il « ne disait pas qu'aucun des objets trouvés ne fut authentique, mais que si un gisement a été « salé » il cesse d'être intéressant ». Il reportait la publication de ses vues au prochain numéro.

Seul, M. Seymour de Ricci, qui n'est pas un préhistorien mais un grand savant et connaisseur de choses anciennes, pensait, et disait à l'occasion, qu'il ne croyait rien d'authentique à Glozel que le four de verrier. Mais il ne publiait pas, il ne prouvait pas, et son opinion n'était donc pas prise en considération. On l'accusait simplement de parti-pris aveugle.

La plupart des savants se réservaient.

Ayant visité le 22 juin la collection du jeune Fradin, à Glozel, ainsi que l'emplacement des fouilles et les tombes je revins à Paris et donnai immédiatement ma note au *Bulletin de la Société Préhistorique*. Je remercie très vivement tout le comité

qui ayant pris connaissance des faits, en a immédiatement reconnu la portée et a engagé la lutte avec moi, hâtant les publications dans des conditions que l'on sait fort difficiles. MM. Schleicher, Royer, de Mortillet, Bossavy, ont tout particulièrement droit à ma reconnaissance.

Retournant à Vichy et à Glozel le 11 et le 12 juillet je pus faire les constatations que l'on sait et donner ma 2^e note au Bulletin qui parut aux environs du 20 juillet.

Le 28, à la séance de la *Société Préhistorique*, j'exposais mes conclusions devant de nombreux collègues dont aucun ne songea à soutenir l'authenticité du gisement. M. Courty qui y avait cru déclara qu'il avait déjà des doutes depuis longtemps et n'y croyait plus.

Sur les entrefaites venait de paraître dans *Antiquity* (n^o 2, June 1927) l'article annoncé de M. Crawford où il déclarait que « la majorité des objets étaient très certainement des faux » et il en donnait des raisons très analogues à celles que j'avais tirées moi-même de l'examen des objets. Aucun de nous deux n'avait eu connaissance de l'opinion de l'autre.

Le 2 août, M. l'abbé Breuil qui venait de rentrer à Paris m'écrivait la lettre qui paraît actuellement dans le *Bulletin de la Société Préhistorique Française* et dans *L'Homme Préhistorique*.

Le 2 septembre j'envoyais mon article « La Chronologie de Glozel » au *Bulletin de la Société Préhistorique Française*.

Vers le 13 septembre, M. le comte Bégouen publiait la brochure dont nous avons parlé « *Quelques réflexions sur Glozel* » où il combat avec de bons arguments, en partie déduits de mon propre témoignage, en partie de ses réflexions personnelles, l'authenticité du gisement (question des tombes, de la conservation des os, etc...). Il semble toutefois admettre l'idée de M. Jullian d'un gisement gallo-romain authentique se rattachant au four de verrier.

Le 16 septembre M. Dussaud, dans une séance secrète de l'Académie des Inscriptions exposait les motifs qui lui faisaient juger fausses les trouvailles de Glozel. En dehors de mes propres constatations, dont il tirait argument, M. Dussaud jugeait surtout en épigraphiste. Je m'en réjouis d'autant plus que c'est précisément le seul point que j'avais dû laisser de côté dans la question de Glozel, faute de compétence.

VII. Comment cette histoire va-t-elle finir ?

J'ai horreur des pronostics, mais je pense que le monde savant lorsqu'il aura pris connaissance de l'ensemble des preuves fournies, aura son opinion faite et les derniers éclaircissements viendraient, s'il en était besoin.

Comment seront réduites les dernières résistances ? Peu importe.

L'affaire de Glozel sera virtuellement terminée.

Le D^r Morlet se débrouillera comme il voudra avec l'Esprit de Glozel : M. Emile Fradin méditera sur les inconvénients de l'archéologie poussée trop loin, et les autres « sauveront la face » comme ils pourront.

Quant à l'archéologie, bien qu'elle n'ait pas reçu de Glozel des documents authentiques elle pourra néanmoins en retirer bon profit car l'affaire est riche en enseignements.

(Murs, 24 sept. 1927).
